Suzan Mehmet

Maux Cour Cour



Fil d'Ariane Editeur

1/au Cour

Du même auteur

- "Capital de tolérance"
 - 1998 Editions "Curtea Vecge' Bucarest
- "Hier bissextile"
 - 1999 Editions "Curtea Vecge' Bucarest
- "L'égo dément"
 - 2000 Editions "Curtea Vecge' Bucarest
- "Ou non"
 - 2001 Editions "Curtea Vecge' Bucarest

Suzan Mehmet

Alles Alles Court Court

Fil d'Ariane Editeur

© 2006 - Fil d'Ariane Editeur N° Editeur : 2-912470

Tous les droits de traduction, de reproductions et d'adaptations strictement réservés pour tous pays.

La loi du 11 mars 1957 n'autorise, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les "copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective" et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration. "Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'éditeur ou de ses ayants-droit, est illicite" (alinéa 1" de l'article 40). Cette reproduction ou représentation, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

La folie nécessaire est aussi rare que le bon sens. Au fond, c'est justement une question de bon sens.

> Alexandre Paleologu (Philosophe roumain)

Avant Propos

La complexité, le mystère du comportement humain sont le terreau de l'inspiration de Suzan Mehmet : "je suis convaincue que les pensées philosophiques sont importantes, mais elles posent les limites à la connaissance humaine".

Suzan Mehmet, refuse toute barrière et choisit la voie écrite pour expurger "Les Maux au Cœur".

Du sublime à la déchéance, de la joie à l'égarement de soi, rien n'effraie Suzan Mehmet : elle se délecte du pire comme du meilleur... Sa quête de l'humanité est intense ! Mais que recherche-t-elle dans l'humain ? Peut-être le miroir, (ou le mirage) du bonheur : "En fait, nous ne nous intéressons vraiment qu'à la mort des autres. Un miroir en moins, un juge en moins..." écrit-elle.

La dureté de ces écrits n'ouvre point la porte de la réflexion ou de la pensée, mais elle offre la possibilité et le pouvoir de façonner sa propre clé, pour y parvenir.

Native de Tulcea en Roumanie (1969), cet écrivain sans concession prouve qu'il y a vraiment du nouveau à l'Est. Le poète Denys-Paul Bouloc, ami et éditeur du poète roumain Illarie Voronca, conclurai peut-être ainsi à la lecture de l'ouvrage de Suzan Mehmet :

"... et le matin balaie de sa lumière la saisissante détresse de la nuit".

Georges MELLOUL Fondateur des Editions FIL D'ARIANE EDITEUR

... Ou non

(Extraits de "Ou non" paru en 2001 aux Editions "Curtea Veche" de Bucarest)

Je pense que, généralement, le droit de haïr n'appartient qu'à une entité tout à fait supérieure : elle seule peut en user, si nécessaire, car même la haine, en soi, il faut la *mériter*.



Je suis convaincue qu'en l'absence de raison, on peut toucher au bonheur suprême. Car la réflexion nous emplit de remords pour tout : pour le bien qu'on a fait, pour le rire qu'on n'a pu contenir, ou pour l'esprit qu'on a involontairement troublé, et qui nous aime.



Il faut faire preuve de beaucoup de courage pour errer en soi-même, tout en sachant, dès le début, que, quelle que soit la direction que l'on prenne, la même mort, aussi banale et sûre que celle des autres, nous attend au bout du chemin. Une dissection de la réalité quotidienne de chacun, ne ferait que confirmer la théorie inconfortable de la nullité. La nullité des principes devant la véritable essence de la vie.



... Saisons qui tombent, les unes après les autres, dans une perpétuelle rhétorique, contaminée par le drame du Temps même – voilà, donc, toute notre histoire...



Je sais, déjà, qu'au bout du chemin, quelque part, je reviendrai pour une seconde – ou peut-être pour moins que cela – compter pour une ultime fois les deux premiers pas qui m'ont éloignée de toi. L'un, à droite, pour te laisser entrer, et l'autre, en arrière, pour que tu ne puisses pas voir combien j'étais heureuse.



Il existe un seuil du supportable d'où l'on peut renoncer à tout, pour avoir la chance de revivre, durant une seule seconde, les pires cauchemars de la vie.

C'est l'instant où l'on veut, pour de bon, rafraîchir sa souffrance et son dégoût.

Quand je pense combien de millénaires d'épouvante, de mesquineries, de vices, d'extases, de folie, de morts en moi-même, de cellules fatiguées, de malédictions, j'ai dans mon sang! Mon Dieu! Je suis une somme de mauvaises habitudes, une agglomération d'egos qui sont nés et qui sont morts des centaines de fois, en envoyant vers moi leurs poisons et leurs agonies. Je suis l'absurde étrange de tous les êtres dont je descends. Je pleure lorsque l'un d'eux veut pleurer en moi. Des douleurs qui ne m'appartiennent pas et des tristesses pour lesquelles je n'ai aucun mérite m'étouffent. Je suis eux, avec mon ombre innocente qui promène leur silence.



Il nous semble bizarre d'être comme le commun des mortels et même de mourir – quand on sait que son nom s'écrit en majuscules, comme toutes les choses apparemment importantes. Mais moi, j'aimerais que mon nom ait le privilège d'être écrit comme les mots amour, pierre, automne, racine, chant, peine, boue...



Je regrette que tout ce qui devait être dit ait déjà été dit. Il ne me reste plus d'étonnements, plus de commencements, état premier du mot, plus la force de donner un nom aux choses et aux histoires. Je suis désolée de me sentir comme si j'avais déjà existé, et d'éprouver le sentiment que mes douleurs ont déja traversé d'autres humains. Je regrette de ne pas être le premier homme pour pouvoir me révolter en voyant que le monde est nondit.

Presque toute la vie, nous ne souhaitons rien d'autre que de pouvoir retourner en arrière, de revenir sur certaines décisions ou sur certaines actions, de manière à être en permanence pénétrés par la sensation que notre passé renaîtra, peut-être, demain.



Je m'aperçois que j'ai toujours préféré gagner l'amitié de ceux, uniquement, qui avaient un handicap essentiel, c'est à dire – n'étant pas capables d'envie, mais seulement de souffrance, celui de ressentir des accès d'infériorité. Ces gens-là réussissaient à dominer ma curiosité justement parce qu'ils ne concevaient pas de se plaindre ou de se considérer comme des victimes. C'est avec eux, affreusement peu nombreux, que je me suis liée d'amitié, et cela pour pouvoir les décevoir plus facilement.



Si l'on n'était pas complètement naïfs à certains égards, la vie serait, peut-être, insupportable. La longévité, on la doit à la bêtise et pas le moins du monde à la curiosité, comme on serait tentés de le supposer.



Je n'ai été honnête avec personne. Depuis toujours j'ai prononcé les mots qui m'apportaient les répliques et les gestes que j'attendais. Une hyprocrisie pour laquelle on paie, en devenant *trop* seul.

Je ne connais rien de plus fécond que de se retirer de la vie. De la vie des autres. Le secret, avec soi-même – un affront suprême où l'ennui et la faim deviennent des pôles du Temps.



J'excelle dans les renoncements. Je me passe, sans difficulté, des gens, des sentiments et de tout ce qui pourrait me créer des inconforts ou un peu de bonheur. Je suis trop paresseuse pour vivre les conséquences de ce qui m'arrive. Trop paresseuse même pour me suicider.



La philosophie ne cherche pas les vérités, elle ne fait que décomposer les apparences.



Il est en quelque sorte bizarre que nous aimions les gens dont les souffrances nous paraissent plus intéressantes que les nôtres. Des souffrances que nous voudrions comme champ d'expérimentation. Voilà bien la raison pour laquelle nous préférons les parcourir avec le sang d'autrui.

Je pourrais dire que l'on vit presque d'instinct si je ne savais pas qu'à un moment donné on ne fait qu'essayer de survivre à nos propres états et regrets. Je dois avouer n'être véritablement malheureuse que lorsque j'ai raté, délibérément, quelque possibilité de souffrir.



Toutes les liaisons que j'ai réussies sont regrettables d'un seul point de vue : elles semblent ne plus prendre fin.



Je regarde parfois la main tendue des mendiants et j'ai le sentiment d'y voir la lie de l'humiliation. Mais ce que j'admire chez eux, c'est qu'à la différence de bien d'entre nous, ils aspirent encore au statut d'homme.



Il y a des sentiments auxquels on ne peut renoncer sous aucune torture. Surtout au sentiment de sa propre unicité. On considère toujours n'avoir rien à perdre tant qu'on sait qu'on est né et qu'on existe pour soi.



J'ai toutes les données pour esquisser un échec majeur – ma vie, la vie des autres et la Vie même. Car entre elles, la rhétorique remplace la substance et la Vérité.



Quand je pense que la plupart de mes semblables vivent seulement parce qu'ils ont peur de la mort et de leur propre absence... Là est la hideuse dimension du Mensonge.

16-Suzan Mehmet

A un certain degré de perception de la réalité, les gens ne peuvent plus vivre qu'en se réfugiant dans l'indifférence. Et cela parce que, pratiquement, il ne nous reste rien d'autre à faire que de survivre à beaucoup trop de désillusions.



J'aime tout ce que tu ne me dis pas; j'aime la manière dont tu ne me regardes pas. J'aime ce que tu ne vois pas en moi, ce que tu ne comprends pas; j'aime ce que tu ne sens pas, tes mensonges dont tu n'as pas encore connaissance. J'aime ce que tu n'es pas.

J'aime tout cela parce qu' hier j'ai vécu une heure de plus que toi.

J'étais si proche... d'un côté et de l'autre de l'heure, entre deux jours tourmentés, et le Temps m'a détachée de toi, et il nous a emplis de visions, comme ces non-dits, ces non-compris, ces non-regardés, ces non-vrais, que nous sommes...



Je sais que si je t'écrasais en moi, et tu étais pris par les tourbillons délirants de mes peurs de toi, de ton absence, tu ne pourrais plus me voir autrement que comme un autre nom de toi-même.

Parce que je suis déjà toi... et tu ne le sais pas encore...



Pour toi j'aurais dû inventer d'autres mots. Jouer avec le chaos, comme le chaos a joué avec moi ; me confondant avec des êtres qui existent et qui n'existent pas vraiment... Je regarde en arrière et je dis : je n'ai pas encore amassé suffisamment de désespoir pour me pardonner toutes les extases que tu m'a procurées.



Je t'ai aimé au-delà de tout. En haïssant ma peau, mes états d'âme, mon nom et l'époque où je vivais. Je t'ai tellement aimé, qu'en imaginant mes insomnies passées ou non-commencées avec toi, je n'ai même pas réalisé que tu étais parti.



Ce n'est pas de mourir que j'ai peur. Par contre, à la seule pensée qu' en même temps que moi pourrait disparaître pour toujours le souvenir de ta superbe simplicité, je suis terrifiée!



Moi et toi, pensées secrètes d'un même Dieu rancunier.



Après toi j'ai commencé à ne plus être. Je suis encore plus absente qu'avant de naître.



Pardonne-moi (!) – de ne pas pouvoir te sortir de ma mémoire, et de ne pas t'avoir assez menti. J'ai eu besoin de toi bien avant de savoir que ton Temps pouvait être *pyramidal*, poussant sur mon Temps, sans racines et menant si tortueusement Nulle part...



Tu as été si proche de moi que, ayant peur de te blesser avec mon être, je t'ai posé, de la manière la plus délicate que j'aie pu, entre mes pensées.



Je suis ce que je ne sais pas paraître.



J'ai la mémoire de ton passage — entre les paumes de mes mains, par des assoupissements, par le dernier regret auquel je m'attache, et ainsi de suite, jusqu'à ce que cette *mémoire-proie* me descende dans les talons. Alors, j'ai envie de courir, de faire le tour de l'ombre du dernier arbre auprès duquel nous sommes restés, en hiver, ensemble.

T'en rends-tu compte, le dernier arbre que j'ai aimé!...



La solitude est presque insupportable, tout simplement parce qu'elle est universelle. Nous aimons quand même l'épuiser jusqu'au bout, par petites doses successives, ayant ainsi la satisfaction, totalement fausse, de partager le même sort que les génies et les saints.

Ma main connaît bien ton nom. Elle l'a écrit avec ses ongles dans ma paume, chaque fois que je serrais les poings de désespoir parce que tu n'es plus.



Il me manque ce que j'ai été en même temps que toi.



J'aurais pu te dire, chaque jour, que tu étais le plus bel hasard de mes mots. Seulement, entre temps, mes mots sont devenus de simples rumeurs. Rumeurs sur nous et parfois sur toi.

A propos du vent et de moi – les mêmes mots pour les mêmes péchés.

J'ai continué à exister pour te pleurer, pendant que mon ombre t'a suivi là où tu ne peux plus me rencontrer.

Je me suis séparée de tout au moment où j'ai accepté d'ajourner mes nostalgies.

L'amitié, comme l'amour d'ailleurs, ne sont que des formes élégiaques de cannibalisme spirituel.

20-Suzan Mehmet

J'étais en retard au moment où j'aurais dû assumer mes âges. Toujours quelque part derrière les temps, souvent en avance sur tous mes états d'âme, je commence l'apprentissage du pardon à donner à mon Dieu qui ne me cherche plus.



Je me soucie seulement de l'être qui a tourmenté mes attentes, lorsqu'il s'est retiré, en m'emportant, en luimême.



Nous nous sentons à l'aise seulement quand nous avons la certitude que notre timidité fascine.

Nous n'avons pas d'amis. Nous nous les inventons pour pouvoir supporter nos lâchetés les plus obscures.

En fait, nous ne nous intéressons vraiment qu'à la mort des autres. Un miroir en moins, un JUGE en moins...

J'ai une pensée réellement désolante ; plus forte même que tous mes souvenirs – celle de ne pas avoir trouvé quelqu'un à qui je veuille ressembler. Je pense, souvent, qu'à un moment donné, il me serait presque impossible de vivre avec tous les souvenirs et les nostalgies que je n'ai pas pu eu la force d'étouffer en moi. La désillusion de l'efficience – j'ai tout pris de la Vie, parce que je ne savais rien demander.



Puisque tu n'es plus, ou que, tout simplement, tu aurais pu ne pas être, je te promets de te rendre si étranger à moi-même que tu me deviendras presque un pseudonyme.



Je pourrais pleurer dans un cœur où je sais que Dieu n'est jamais entré.

Nous ne méprisons véritablement que celui qui nous a permis de le quitter.

On peut soutenir n'importe quelle vérité avec mille mensonges. Par exemple, la vie, l'amour, le non-monde, les rêves, moi... même toi...

Je tombe de moi-même vers l'idée de toi – bilan improvisé de tous les mensonges que je t'ai dits, ou que je ne t'ai pas dits – et après, il me manque tout ce qui est vivant ; je me dégoûte donc, et je commence à te pardonner, coupable, moi aussi, de t'avoir un peu plus oublié chaque jour.

Il aurait pu m'arriver tant de bonheurs pour l'obtention desquels je priais, si je ne m'étais pas trompée de mondes, à la Naissance...



Je ne comprends pas pourquoi tu m'as aimée. Peutêtre parce que tu as aimé la façon dont nous nous taisions ensemble.



Si tu souhaites de tout ton cœur que quelqu'un entre dans ta vie, laisse-lui une seule porte ouverte. Celle vers laquelle il pourrait se tourner, à temps, pour partir.



Je suis venue en ce monde seulement pour ceux qui pouvaient supporter leur désespoir. J'ai été une Cause – ceci est mon excuse!



J'ai des souvenirs de toi qui occultent la vie, des souvenirs qui me permettraient de vivre encore deux fois, sans avoir l'impression que la solitude m'habite.

Et même si je ne connaissais plus très bien ton nom, peut-être la tristesse me serait-elle suffisante pour t'évoquer et pleurer. Une simple mélodie me ferait retourner toujours aux mêmes regrets — dont celui de ne pas t'avoir assez aimé pour t'éviter, quand je savais déjà, qu'un jour, je commencerais à te décevoir.

Nous ne sommes pas liés par des sentiments, mais par des torts.



Mon nom, à côté de ton nom, sonne maintenant comme une épitaphe.



J'ai vécu tant de *dernières heures*, et avec une intensité si profonde, que j'ai l'impression de n'avoir rien fait d'autre que de me séparer, pratiquement, de ma propre sensibilité.



Je peux vivre sans toi ; mais pas sans mes souvenirs de toi.

Ce qui s'est passé nous sauve toujours de ce qui est en train de se passer.

Je suis née pour te perdre, pour me séparer de toi chaque matin... Le reste, c'est de la fatigue, du chagrin, le chagrin de ne pas pouvoir assez regretter tous ces jours malheureux, où je fais des efforts pour exister loin de toi.

Notre âme a le parfum et les handicaps de nos corps. On est ce qu'on subit.

Si les neiges que je porte en moi pouvaient t'oublier.



Avec toi j'ai trahi Dieu, et je Lui ai demandé pardon pour une dernière fois, avec en même temps le sentiment de prier une ruine. Depuis, toutes mes suppliques ont porté ton nom.



J'aimerais pouvoir dénoncer quelque part le fait que j'existe.



Tous pouvaient t'appeler et moi je les méprisais. Tous guettaient ton passage, te confiant leurs galimatias entre mon oreille et ton œil apparent. Et moi je les méprisais de nouveau et chaque fois différemment. Tard, dans la journée, les heures semblaient moudre et ton silence et tes mots, s'assombrissant en même temps que moi. Une colère terrible m'a alors emplie et je les ai haïs.

A mi-chemin de ma vie, quand il ne me fut plus possible de m'insurger parce que ce mépris me manquait, j'ai compris qu'en fait ce monde fatigant et stressant c'était moi. Moi qui t'appelais de toutes mes illusions avec tant de force dans la voix, qu'il m'aurait été impossible de m'entendre délirer.

Je me suis haïe parce que tu es parti le matin. Ou peut-être parce que purement et simplement, tu m'as laissée sans matins... Je pardonne pour pouvoir ne pas oublier.



Il y a des choses que nous ne dirons certainement jamais, même dans un excès de sincérité, mais nous vivrons toujours seulement pour elles.



Je me suis languie de choses qui n'existent pas, de gens qui n'existent pas et qui ne naîtront pas, de sourires que vous ne connaissez pas et qui ne peuvent nous être adressés qu'une seule fois. C'est d'une autre lumière que je me suis languie, d'autres mots que je n'ai pas pu dire, étant, eux-mêmes, presque des êtres ; je me suis languie des mains qui me délivrent des pensées ; de ces pensées.

Capital de tolérance

(Extraits de "Capital de tolérance" paru en 1998 aux Editions "Curtea Veche" de Bucarest)

Pourrait-on croire que, dans une cohue de sentiments raffinés, une pensée puisse encore naître, une pensée couleur de la mort et par laquelle on arriverait à flatter son existence avec un dégoût de plus pour une nouvelle participation à la vie ?

Mon Dieu, que ne m'as-tu laissé un vide à la place du cœur! J'en aurais fait une fenêtre pour te regarder, sans ressentir la crainte horrifiante que, ton regard croisant le mien, tu puisses *apaiser* la pensée de mes suicides prémédités et manqués chaque jour.

Mes solitudes et *l'attitude* de la tête baissée, pour laquelle je croyais ne pas être née.

Je suis un danger regrettable pour ma propre âme, ou peut-être même son apocalypse ; primitif et génial apitoiement...

Mes sens sont mutilés par la panique générée par le manque *d'attente*. Je viens d'apprendre qu'autour de moi l'absolu et l'insolite sont rendus *vivants* par la distance instaurée entre eux et la Vérité et tous ces recueillements. La Vie a des dimensions d'holocauste. Elle *nous* choisit parfois, mais assez rarement, et c'est la raison pour laquelle nous l'appelons DESTIN.

Voilà la suprême générosité des orgueils : laisser les autres nous oublier. Aucune rumeur, même pas une histoire. Rien qu'un long et dur éloignement comme si on se retirait aux extrêmes du même sentiment, avec l'audace d'être les pôles des souvenirs.

Personne n'a trahi jusqu'à ce qu'on ait inventé, au nom de Dieu, un succédané de confiance. L'éternelle malchance d'être un ANODIN.

J'ai besoin de TOUT. Pour vous supporter, pour vous soutenir, *pour ne pas vous comprendre*. Mais que viens-je faire sur la crinière de vos amertumes ?

La Vie est réelle sans apport de quelque vérité, et on ne la vit pas comme un devoir, mais on la substitue à un mythe apriorique, en respectant ses douleurs et sa transfiguration.

Tout nous appartient. Même dans mes vérités les plus reculées, je sais que quelque chose se passe en moi.

J'ai reçu les mots comme des louanges de la part de ceux que je portais dans mes regards, mais combien de fois avons-nous fermé les yeux de nos morts sans que nous n'ayons rien à nous dire ?

Des mots qui errent, glissés parmi les apnées, appauvrissant aussi bien l'amour que la peur.

Mais, dans le retentissement de la vie, j'ai volé pour moi un Nom.



Regarder d'un air contemplatif tout ce qui est vivant autour de soi c'est s'absorber dans la prière. Toutes les choses connaissent des vérités qui me concernent, vérités auxquelles je ne me suis pas habituée et en l'absence desquelles je ne saurais rien être pour ce monde. Elles subissent, en martyres, la sensation de vide infini que je ressens toutes les fois que je pourrais me lasser de vivre, et me pardonnent des chagrins par lesquels je les trahis, troublant ainsi le geste *statique*.

Dans l'impétuosité des aveux, j'ai confié mes inquiétudes, délicates par les sentiments qu'elles enferment, à ces yeux enchaînés, et leur larme, non pleurée, a coulé, craintive, sur mon âme.

Comment se croire seul alors que toute une éternité souffre pour soi ?

Jamais peut-être la signification de l'attente ne se remplira de sens, et les passions se suicideront dans le lointain sur des ruines ensanglantées. Et ceci du fait que l'homme ne peut trouver son propre sens, transfiguré qu'il est par l'excès de lamentation.

L'être craint les absolus et les extrêmes, bien qu'il se soit toujours élevé au-dessus des nuances de son temps lorsqu'il était au seuil d'une vision. L'émotion de l'infini où il s'est brusquement retrouvé, abasourdi, niais chercheur de lumière, l'a isolé de tous les corps du monde le rattachant à la Grande Ame.

C'est à ce moment-là, précisément, qu'on ne peut plus comprendre à quelle entité on appartient. Toutes les vies, autour, ont l'air diaboliquement chaotiques ; les paroles ne sont plus définitives, et elles n'ont de consistance que dans le silence ; les idéaux se bousculent pour goûter à l'éternité, car le sens de l'amour, en tant que définition universelle, devient pensée subtile pour les générations de la souffrance.

C'est nous les coupables pour ce que nous sommes. Pour les âges que nous n'avons pas eus, pour les larmes que nous n'avons pas su verser, pour les épaules courbées sous le poids de la honte des regards tellement solitaires ; coupables d'avoir préféré, entre toutes les émotions, un seul sens pour tant de saisons.

Toute souffrance est une agonie, une peur maladive de périr, un cri qui monte de notre beauté avec la même prière de pardon, pardon que l'on espère de toutes nos forces sous la forme d'un possible retour dans n'importe quoi, même dans la médiocrité. Rien que pour sentir de nouveau qu'on respire, sans se courber avec humilité, en jurant mille fois, à cette même pensée, que le lendemain on changera le monde.

Mais lorsqu'on apprend à souffrir, on commence à briser, morceau par morceau, les yeux en larmes, ce que l'on pense dans le désespoir, et après chaque gémissement, on ne réussit plus qu'à tomber dans la haine; une haine de mort, un besoin organique de partager les spasmes, comme on offrait les sourires, une impuissance obsédante de ne plus pouvoir être égoïste que juste dans la souffrance. "La maladie" transfigure à un point tel, que l'on devient chaque jour plus transparent, plus étranger à sa propre personne et même à ses plus intimes pensées, auxquelles on ne réussit plus à superposer l'image d'autrefois.

Je sens que tout s'effondre dans mon esprit, jusqu'à la force de penser ou de me rappeler quoi que ce soit de tout ce qui m'était devenu si cher jadis : les rêves de ma jeunesse, pour lesquels j'ai cru pouvoir mourir, sans savoir que rien ne vaut le prix d'un seul instant de contemplation.

Il y a des jours où, voulant oublier tout le mal, je me cramponne à une rêverie : hélas, même la plus belle image ne parvient pas à se débarrasser de l'empreinte du délire. Quand l'existence se tourne, avec une réflexion vierge, vers un nouvel inconnu, la passion se fait âpre et impitoyable. Et alors, chaque silence se confond avec un pleur, comme si nous éprouvions de la commisération les uns pour les autres, avec des larmes d'emprunt qui ont changé notre estime en tendresses écartelées. Voilà la Vérité! Mais la Vérité de qui? La Vérité de quoi? Et c'est comme une malédiction : la malédiction proférée par ceux qui n'ont pas aimé.



Le poison du monde, tumultueux et trompeur, te brûle, mon cœur! Pourquoi chercherais-je des vérités en toi, puisque, sans que je te le demande, tu n'es là que pour battre? D'ailleurs, parfois je ne crois même pas que tu me comprennes.

Un jour tu me vendras sur les marchés de la mort, tel un morceau quelconque de viande affolée, quand la consistance d'un temps trop lourd pourrira tes débattements.

J'aurais aimé ne pas t'avoir et ne vivre que parce que J'AI PENSÉ exister.



Comment se fait-il que par la force des plus profonds sentiments je m'éloigne des autres, leur devenant tellement étrangère que la sensation de singularité est vraiment effroyable? Et c'est là un drame personnel, plutôt que la peur du désespoir, puisqu'ainsi je pourrais rencontrer, plus tard, un autre Dieu.

Mes essences se vident de contenu et prennent, chacune, la consistence du chagrin, comme si tous ces symboles dilatés m'offraient un grand privilège. Il y a des recherches dont on revient humilié par sa propre inconvenance et les pleurs semblent une consolation imméritée.

L'isolement n'est qu'une forme raffinée de folie consciente. La sensation lâche d'être utile, sinon aux autres, au moins à soi-même. Ce qui nous sépare du suicide c'est la vie des autres, auxquels on est lié par ce qu'on a l'air d'apporter dans leur existence — la folie qu'ils n'osent avoir.

La désillusion de la vie dans tout ce qu'elle a de suprême par sa sainteté et sa beauté, imprègne de dégoût et parfois d'un incroyable pouvoir de résignation, tout souvenir. On voudrait tellement ne plus exister, mais *déjà*, on est conscient de ne pas avoir assez souffert pour une si longue absence.

Il n'y a que l'adoration prosternée d'une foule qui pourrait nous consoler.

COMBIEN JE VOUS AI AIMÉS, AMIS... Même si dans un avenir entaché par l'humiliation et les regrets, défiant ce triste acharnement, je sais que vous m'avez trahie. Tous...

Hier bissextile

(Extraits de "Hier bissextile" paru en 2000 aux Editions "Curtea Veche" de Bucarest)

Ce Dieu n'a jamais été mon ami. Une panique destructrice nous a opposés l'un à l'autre, dans une sorte de délire des défis réciproques.

Et qu'avons-nous fait ? En fin de compte, Lui est resté *plus* solitaire.

Personne ne gagne ; jamais...



La vie est un emprisonnement avec l'accord de la conscience.

Le consentement prolongé à cette détention innée nous contamine d'absurde.

La cellule a un nom. Et c'est tout.



Les hommes sont des *marchands* de mots. Il faut toujours leur donner quelque chose en échange. C'est pour cela que les indifférents ont choisi l'irrécusable luxe du silence.

Savoir *ne* pas parler est un sacre pour l'idôlatrie des commencements.



Quelque part, dans l'enfer de la mémoire, nous applaudissons tout, sans exception : les échecs des autres, les idées personnelles, la mort d'un niais.

L'ovation est un état intérieur de résurrection de l'ego. Un brin de négativité positive par laquelle, malgré tout, nous restons accrochés à notre vie malheureuse.

Quelque horreur que nous inhalions, notre égo partial nous rend justice. Un jugement raffiné...



Pratiquement, personne n'offre de solutions, mais, au contraire, fait surgir une question de plus. Une nouvelle possibilité de réponse, une modalité par laquelle on prétend *pratiquer* la génialité.



Vous pouvez tout me prendre! Vous l'avez déjà fait. Vous pouvez me casser les bras, dénigrer mon nom, m'humilier jusqu'au suicide.

Personne ne peut découvrir mon visage. Tous mes masques se succèdent dans l'ordre de mes états d'âme, couvrant mes disgrâces, mes cris, mes frayeurs et ma colère.

Et, d'ailleurs, je ne sais même plus moi-même qui je suis.



Pourquoi ne suis-je pas croyante ? Parce que je ne sais *quoi* de moi-même crucifier d'abord.

34-Suzan Mehmet

Tout ricane allégoriquement et je n'ai pas assez de substance en moi pour choisir le visage qui doit pleurer ; ou quel regard pieux, je pourrais tourner vers le ciel...

Voilà la formule archétypique de l'athée divin. C'est divin de ne pouvoir croire.



Essentiellement seul, l'homme construit savamment la glorieuse monotonie de sa vie.

Remerciements

Georges MELLOUL, fondateur-dirigeant des Edtions Fil d'Ariane Editeur remercie :

- AVEYRON Coopération Internationale (ACOOPI),
- et en particulier :
- Monsieur Pierre-Marie BLANQUET,
- Madame Delphine BIELANSKY,
- Madame Jackie LEDUC,
- Madame Yvette MELLOUL,

et pour leur participation à la traduction :

- Madame Angela BARA,
- Mademoiselle Victoria BARRET,
- Monsieur Alain DRIGNON.

Table des Matières

Avant Propos de Georges MelloulPage	s 9	à	10
Ou non			
ExtraitsPages	11	à	26
Capital de tolérance			
ExtraitsPages	27	à	32
Hier bissextile			
Extraits	33	à	35
Remerciements	Pag	e	37

Maquette Fil d'Ariane Editeur

Imprimé pour Fil d'Ariane Editeur FRANCE

N° I.S.B.N. 2-912470-44-7

Achevé d'imprimer le 25 septembre 2006

Dil d'Aviane Editeur

12, rue Abbé Bessou - 12000 RODEZ



Maux Cour

Suzan Mehmet, refuse toute barrière et choisit la voie écrite

pour expurger "Les Maux au Cœur".

Du sublime à la déchéance, de la joie à l'égarement de soi, rien n'effraie Suzan Mehmet : elle se délecte du pire comme du meilleur... Sa quête de l'humanité est intense ! Mais que recherche-t-elle dans l'humain ?

Susan MEHMET est née à Tulcea en Roumanie. Après des études au lycée, elle suit des cours à l'Académie Nationale d'Education Physique et de Sport de Bucarest. Elle pratique le tennis, puis le basket ball à haut niveau. Parallèlement à sa vie sportive, l'écriture devient sa préocupation majeure.

Elle travaille actuellement comme journaliste à Tulcea.



10 Euros 35 lei (RON)